



Nombre de document(s) : **1**
Date de création : **3 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Le nouveau romancier culte	
L'Actualité - 1 novembre 1992.....	2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales
sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*

L'actualité

L'Actualité, no. Vol:17 No:17
1 novembre 1992, p. 121

Livres

Le nouveau romancier culte

Robitaille, Louis-Bernard

Le premier livre de Jean Echenoz s'est vendu à 600 exemplaires. Son quatrième, à 100 000. Avec le plus récent, Nous trois, il aurait pu être un Goncourt idéal.

Si les austères éditions de Minuit n'avaient pas eu deux fois le Goncourt dans les 10 dernières années, et si le fameux prix n'était pas d'abord une affaire d'éditeurs - le trio « galligrasseuil » d'abord, quelques lots de consolation pour les autres éventuellement -, Jean Echenoz serait parti favori cet automne avec son cinquième roman, Nous trois, LE roman de la rentrée 92, accueilli avec les plus grands honneurs par Le Monde et Libération (entre autres). Dix jours après son arrivée en librairie, Nous trois se trouvait en quatrième position dans la liste des best-sellers de L'Express.

Echenoz fait dans un genre « formaliste » (ou non naturaliste), qui n'est pas le préféré de l'Académie. Mais, pour le reste, il répond aux critères que nous répétait volontiers Michel Tournier : « Un romancier en pleine possession de ses moyens, début de la quarantaine, trois romans derrière lui. » Par-dessus le marché il a désormais - pour un auteur réputé difficile - un public à la fois fidèle et considérable. Il ressemble fort à ce qu'on pourrait appeler le romancier de

sa génération (ou, disons, des années 90).

Son premier roman, *Le Méridien de Greenwich* (en 1979), vendit le chiffre impressionnant de 600 exemplaires (à moins que ce ne soit 400) : Echenoz en reste aujourd'hui parfaitement satisfait, à juste titre. Tout au plus admettrait-il, tel Amadeus Wolfgang devant l'empereur d'Autriche-Hongrie après la première de *L'Enlèvement au sérail*, que cette oeuvre avait « un peu trop de notes ». Depuis il coupe dans ses manuscrits avec encore plus de sévérité.

Cherokee, son deuxième, était donc le roman d'un inconnu. Il obtint le prix Médicis, qu'on accorde souvent à des inconnus, surtout quand ils viennent de Minuit. Il vendit, semble-t-il, 10 000 exemplaires. Ce fut un livre culte pour les happy few

Avec *L'Équipée malaise*, Jean Echenoz s'installait solidement à la place qu'il s'était choisie. Concert d'éloges de la critique, première invitation-consécration de Pivot à *Apostrophes*, ventes substantielles en librairie (pour le genre : 30 000 exemplaires). *Lac*, enfin, le transforma peu ou prou en écrivain public : ce n'est pas souvent que Minuit a un roman qui dépasse les 100 000 exemplaires. Il n'est pas fréquent non plus qu'un nouveau romancier franchise aussi

allégrement la frontière de la confidentialité pour atteindre les gros bataillons de lecteurs sans écrire ou polémiquer dans les journaux, ni vendre ses droits au cinéma, ni se produire à la télévision, ni même faire dans les mondanités parisiennes.

Avec Jean-Philippe Toussaint, François Bon, ou Michel Rio, Echenoz fut décrété phare de la nouvelle génération : des auteurs qui parlaient avec recherche de la vacuité de l'époque, de la légère ou dérisoire insignifiance des choses. Avec *Lac* et, aujourd'hui, *Nous trois*, il confirme son échappée solitaire vers cette sphère privilégiée où les amateurs exigeants vous considèrent comme un écrivain rare (à la hauteur de Julien Gracq, de Raymond Roussel, de Malcolm Lowry), et où en même temps on s'arrache vos livres, comme si vous étiez un vulgaire phénomène de mode. C'est arrivé à Duras et à Le Clézio, mais après 20 ans de tirages presque confidentiels.

Je l'avais rencontré il y a près de 10 ans, juste au lendemain de son prix Médicis. Je l'ai revu l'autre jour, neuf ans plus tard, à la sortie de *Nous trois*. En 1983, après une brève discussion de connaisseurs dans les bureaux des éditions de Minuit, nous avions opté pour le café de son choix, le tabac Saint-Claude, à deux pas de son éditeur : un bistro parfaitement

situé, bien tenu sans être chic, central et pourtant épargné par la faune. Echenoz, éminent rat de (grande) ville, était un aficionado des cafés et divers bouts de rue de Paris.

Nouvelle discussion sur ce sujet capital, en septembre 92, entre un habitant des Buttes-Chaumont (lui) et un autre de la Bastille. Il me propose le Clown Bar, voisin du Cirque d'hiver, l'un des lieux magiques (pour initiés) de Paris. Au rendez-vous, il y a Echenoz, devant le café fermé - bien entendu - qui n'ouvre que pour le déjeuner. Solution de rechange : un ancien café récemment refait à neuf, mais dans le style, sur le boulevard du Temple. Il a l'air d'apprécier, tel un amateur de vin dégustant un très honnête vin régional pour ce qu'il est. Des Buttes-Chaumont, une demi-heure à pied, il est descendu en empruntant le canal Saint-Martin, puis de petites rues un peu sales et apparemment banales autour de la République.

A l'écart de toute mondanité et même des lieux et quartiers chic, Echenoz était et reste un amoureux de pavé parisien, et de ses milliers de secrets : telle enseigne, tel petit commerce, une impasse, un square à l'abandon, un bistro vieillissant avec un comptoir en fer à cheval... La grande capitale, chez lui, va de pair avec la passion du jazz, les cigarettes, le café, l'alcool, les discussions nocturnes qui n'en finissent pas. Il avait et garde le teint un peu gris de celui qui ne va guère au soleil, et le genre adolescent un peu fripé, l'élégance négligée organisée autour d'indémodables (Burberry's+501+Arrow+loafers) : les marques ont changé mais le style est identique. Tendance à mettre des verres fumés (verres bleus), fréquente chez les noctambules.

« Mais non, je n'ai rien contre la campagne », proteste-t-il comme à chaque fois qu'on essaie de l'enfermer dans une catégorie précise - en l'occurrence les rats de ville. « J'aime bien la campagne... je peux même y rester maintenant 36 heures d'affilée. Au bord de la mer, je tiens facilement une semaine... »

On aura compris qu'il n'appartient pas à une école de romanciers ruraux ! En 1983, il soutenait qu'en dehors de Paris Marseille était la seule ville suffisamment chargée de mystère pour qu'il songe à y installer un roman. Il se trouve, par hasard, qu'un des morceaux de bravoure de *Nous trois* est constitué par un tremblement de terre de huit secondes - et de 30 pages de roman - à Marseille. Entre-temps, il a découvert, superficiellement mais avec fascination, l'autre ville à fantasmes de l'Occident, New York.

Echenoz n'est pas à proprement parler d'origine citadine. S'il est - à 45 ans - parfaitement représentatif de son époque, c'est aussi qu'il est de partout et de nulle part. Et d'une origine sociale pas très typée. Il est natif d'Orange, petite ville proche d'Avignon. Il a même vécu dans le Midi les 20 premières années de sa vie.

« Mais on ne peut parler de racines méridionales, dit-il. Ma mère avait des origines familiales marseillaises. Mais mon père, médecin, venait de Paris, d'une famille nantaise. Pendant ma jeunesse, il a exercé successivement à Marseille, à Aix-en-Provence... Nous étions une famille en déplacement en somme - même si je garde des attaches à Marseille. »

En 1970, dans la vingtaine, il s'installe à Paris « pour suivre une femme... sans doute pour étudier,

également... » et n'en est plus jamais reparti. Les années 70 étaient politiques et n'étaient même que cela. Echenoz faisait donc dans la politique. Quelque part à l'extrême gauche, bien sûr.

« Je travaillais pour gagner ma croûte, j'ai changé souvent d'emploi

(rédacteur dans une agence de presse ? correcteur ?). Ces années-là, le roman n'existait pour ainsi dire pas. Ce qui comptait, c'étaient les essais, les textes, *L'Anti-OEdipe*, Marcuse. Ou alors des formes populaires de romans - par exemple la série noire, les romans de Manchette, où l'on mettait de la politique. Moi j'écrivais des petits textes, pour moi, le soir, sans les retravailler ni les montrer à personne. Pour me faire plaisir. Et puis j'ai eu 30 ans, je me suis dit que je devais écrire et terminer un vrai roman. J'ai mis deux ans à écrire *Le Méridien de Greenwich*, et voilà. C'était en 1979. »

Echenoz avait trouvé son style et son ton du premier coup. Sans y réfléchir outre mesure. Il fait partie de cette espèce rarissime : les un ou deux nouveaux écrivains publiés dans une année aux très exclusives éditions de Minuit. Il est même devenu le romancier vedette. Mais sans avoir cherché à intégrer une école ou une chapelle.

« Le Nouveau Roman ? Je ne sais pas exactement ce que ça veut dire, car je ne l'ai pas vraiment lu. J'avais adoré *Les Gommages* de Robbe-Grillet, c'est tout. Et je n'ai pas du tout de théorie concernant mes propres romans. J'écris pour m'amuser, pour me surprendre, sans préméditation. Non pas que le texte final s'impose tout de suite, naturellement : j'écris le même roman cinq, six fois. Le premier jet



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

est le plus souvent épouvantable : quand je le relis, ça me déprime, j'ai honte. Après quoi je réécris. Mais sans point de vue théorique. »

Contrairement à beaucoup d'écrivains parisiens, qui sont le produit de leur milieu, du parisianisme, des modes successives, Echenoz a eu un apprentissage très désordonné. Chez ses parents, il y avait beaucoup de livres, et il a énormément lu : de tout, et généralement autre chose que ce que lui imposait l'Éducation nationale. « Je suis très heureux de ne pas avoir lu la plupart des grands classiques à 15 ou 18 ans : Flaubert a été pour moi la plus grande révélation, quand je l'ai découvert à 30 ans. Je ne l'aurais pas apprécié jeune. A l'heure actuelle, je découvre Châteaubriand avec émerveillement. Et un peu Balzac. »

Dans les recoins du cerveau d'Echenoz on trouve des auteurs passablement divers, qui s'y sont installés à des époques différentes : Alexandre Dumas, Edgar Poe, Joyce, Dashiell Hammett, Kafka, Malcolm Lowry. Un peu de tout, vraiment, sauf du roman « naturaliste » ou « psychologique » (« est-ce que ça existe, le roman psychologique ? Je ne sais pas ce que c'est. ») Mais il n'y a pas de livre unique, d'auteur phare.

Avec une exception peut-être : Flaubert. Par une pure coïncidence, le café où nous nous trouvons, boulevard du Temple, est pratiquement face à un immeuble où, me signale-t-il, Flaubert a gardé son appartement parisien pendant de longues années. « Il y a eu un appartement à louer dans cet immeuble - peut-être pas celui de Flaubert -, j'ai eu la tentation passagère de le louer... comme ça, presque par jeu... »

La perfection et la rareté de l'écriture, la distance froide vis-à-vis de ses personnages : Echenoz veut bien se reconnaître descendant de Flaubert (il révère également Mallarmé, écrivain de la rareté par excellence). Mais il n'a jamais pensé en termes de système, de procédé. Sans doute la narration détachée, quelque peu ironique, de personnages contemporains plus ou moins sortis de la série noire, correspondait-elle tout simplement à ce qui l'amusait lui-même. Il y eut ainsi un hommage à la série noire, puis au roman d'aventures, puis au roman d'espionnage (de *Cherokee* à *Lac*).

« Avec *Nous trois*, j'ai voulu faire un roman-roman, au premier degré, sans plus m'appuyer sur un genre précis... » Le manuscrit a, pendant deux ans, porté comme titre *Le Mal des*

transports. Le héros du roman, Meyer - « c'est vous et moi » - est un publicitaire parisien, qui part en vacances, rencontre une jeune femme dont l'automobile est en train de se carboniser sur l'autoroute. Il assistera au tremblement de terre de Marseille. Puis finira à bord d'une navette spatiale. *Business as usual*, serait-on tenté de dire : en cette fin de siècle, on boit un verre de whisky (ou de lait) après avoir assisté à la chute du mur de Berlin; on fait trois tours dans une navette spatiale ou alors on s'envoie en l'air avec une fausse blonde dans le lit d'un hôtel deux étoiles. Tout cela finit par s'équivaloir à *peu près*. Tout cela n'est pas bien exaltant - mais ce n'est pas bien grave non plus. Le siècle occidental se termine sur une sorte d'indifférenciation générale et souriante : Echenoz s'amuse à se le raconter.

Et à le raconter à un public désormais énorme : « Les tirages ? Ah ! oui, c'est vrai, dit-il étonné et pensif. Ah ! non, vraiment, je ne sais pas, ça ne change strictement rien. J'ai toujours écrit pour me surprendre moi-même. Je suis sûr que si ça n'était plus le cas, j'arrêtera. »

Illustration(s) :

Un des morceaux de bravoure de *Nous trois*: un tremblement de terre à Marseille.

© 1992 L'Actualité ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19921101-TU-032 - Date d'émission : 2010-01-03

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)